

L'étrange raison
derrière son choix
de fuir le monde

L'Alinéa

La revue de
l'Association
des auteures
et auteurs de
l'Estrie



L'Alinéa

L'Alinéa, revue de l'Association des auteures et auteurs de l'Estrie, facilite et encourage la communication entre les acteurs et actrices de la scène littéraire estrienne. Parce qu'elle est le fruit d'un travail collectif, elle constitue une fenêtre grande ouverte sur la littérature, l'art et la culture en général. Publiée une fois par année, cette revue, dont le contenu est préparé par les membres de l'AAAE et accessible à tous par le biais du web, n'existerait pas sans la grande générosité de ceux et celles qui y contribuent, que ce soit de manière régulière ou occasionnelle..

Nous remercions Dunin Technologie ainsi que la députée de Sherbrooke, madame Christine Labrie, dans le cadre du programme de Soutien à l'action bénévole (SAB), pour leur soutien financier.

COMITÉ ÉDITORIAL

Jeanie Bogart
Félix Devault-Dionne
Antonin Marquis
Marie Robert
Marie Sirois

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Bernard Paquet
Jean-Blaise Bourque
Nathalie Bossé
Marie-Ange Claude
Félicia Deschamps-
Desruisseaux
Magdarline Gégéon
Florent Gouézin
Louis Hamelin
Bruno Laliberté
Gabrielle Lareau
Chloé Legris
Daryl Lorenzo Moise
Antonin Marquis
Suzanne Pouliot
Marie Sirois

ILLUSTRATIONS ET DESIGN GRAPHIQUE

Caroline Leduc

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2026
ISBN 978-2-9823876-2-1

AAAE



151, rue de l'Ontario,
Sherbrooke (Québec)
J1J 3P8



info@aaaestrie.ca



aaaestrie.ca



819.791.6539

* Les opinions
émises dans les
articles n'engagent
pas la rédaction.

| | | |
|---------------------|--|--|
| 4 | Lecture et silence | Bruno Laliberté |
| 7 | René | Florent Gouézin |
| 9 | Voeux d'ailleurs | Marie-Ange Claude |
| 11 | Monsieur Daudet | Jean-Blaise Bourque |
| 12 | L'inertie du bruit | Chloé Legris |
| 15 | La peau d'un oiseau | Nathalie Bossé |
| 16 | Sans destination | Magdarline Gédéon |
| 18 | Diamorphine | Gabrielle Lareau |
| 19 | Cadillac | Marie Sirois |
| 20 | A beau fermer les yeux | Bernard Paquet |
| 21 | Naissances | Félicia Deschamps-Desruisseaux |
| 22 | Port-au-Prince se mouche mal | Daryl Lorenzo Moise |
| 23 | Kintsugi | Suzanne Pouliot |
| CRITIQUE LITTÉRAIRE | | |
| 25 | Jouer sa vie: l'art de passer dans le beurre | Antonin Marquis |
| PORTRAIT D'AUTEUR | | |
| 28 | L'écrivain encabané | Rencontre avec Louis Hamelin; propos recueillis par Marie Robert |

Lecture et silence

PAR BRUNO LALIBERTÉ

Lors d'une journée ensoleillée et chaude d'un printemps hâtif. Bien confortablement assis, il lit, dans un parc urbain qu'il connaît bien. Il lève la tête. Quelque chose l'agace. Il garde la page de son bouquin d'un doigt et le dépose sur ses genoux. Il regarde autour et prend conscience de toutes les sonorités qui l'entourent; d'un côté un grand boulevard plus bruyant qu'à l'accoutumée, lui semble-t-il, avec sa circulation lourde de camions et ses sirènes. Les voitures de sport qui font vrombir leur moteur, comme pour tenter d'avertir autrui de leur puissance. Il regarde le livre entre ses mains. Un refuge. Il y replonge :

« Je suis pogné, oui pogné. Dans une métropole, elle me bombarde d'un bruit de fond agressant entremêlé de musiques trop fortes, de cris et de klaxons qui m'agressent à la fois les oreilles et le cerveau. Merde, je recherche le calme! Je deviens à mon tour rempli d'un tapage mental qui me dérange jusqu'à mon âme. Mes yeux reçoivent beaucoup trop d'informations, au point de me faire loucher et de m'obliger à les fermer. »

Il est éberlué. Lui aussi est pogné. Il vient souvent ici pour se ressourcer. En ce jour, il se sent oppressé, écrasé. Écrasé par les immeubles de bureaux et les usines empestant l'air de fumée et d'odeurs chimiques. Ils trônent de l'autre côté de la rivière, dans laquelle il se baignait jadis et dont l'eau est maintenant devenue brunâtre. La cupidité et l'insolence humaine lui puent au nez. Il regarde ce cours d'eau esseulé, sale et malade, mais comment s'en sortir? « Qui me répondra? » cette question l'incite à replonger dans sa lecture :

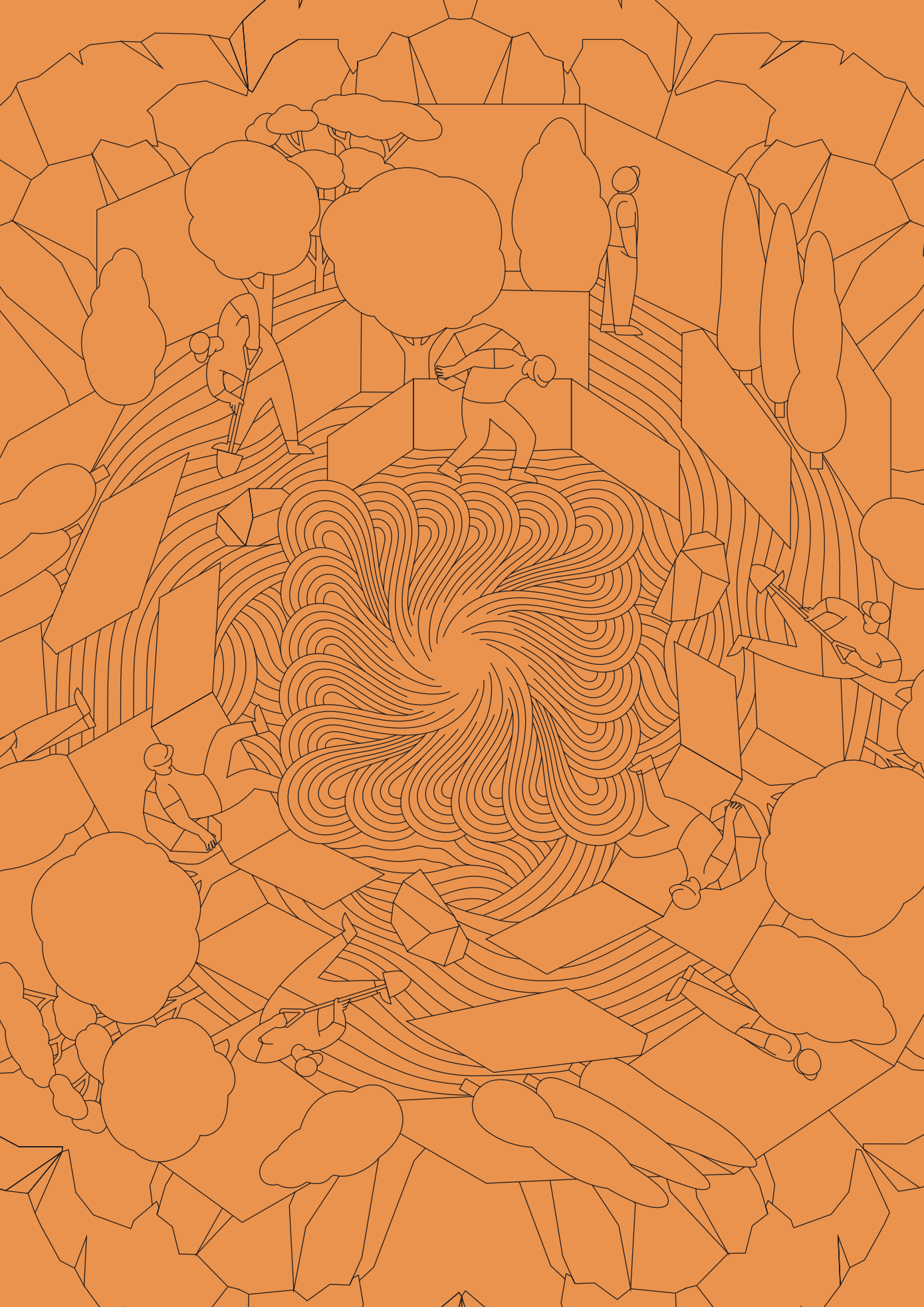
« Je suis écœuré par toutes ces turbulences et ces soucis qui m'envahissent et m'ébranlent. Je gronde de tout mon être. Une visite monastique s'impose. Elle calmera cette brouille en utilisant le silence intérieur comme solution pour me recentrer ; je connais depuis longtemps cette méthode inusitée de fuir une routine déplaisante et saturante. Le silence purifie les neurones et fait un bon nettoyage comme un grand ménage printanier. »

Il s'arrête. « Silence intérieur » ? Les yeux fermés, il prend quelques respirations profondes, assimile ce récit. Il réalise son goût de fuir lui aussi, fuir ce vacarme. Il se questionne, en réouvrant son livre : le chemin est-il dans la lecture?

« Fuir pour s'adapter à la réalité qui m'entoure n'est pas si bizarre. Pourquoi être en silence dérange-t-il tant? Alors, dérangeons. Taisons-nous! Travailler à contre-courant déstabilise mon entourage, et je m'en fous. »

Un sourire naît sur ses lèvres, son corps entier se détend. La voilà sa réponse: la lecture le nourrit, le détache du brouhaha et de sa marotte et le plonge dans un monde insonore. Il tend l'oreille, toutes les étoiles sont alignées pour que les bruits de circulation deviennent de la musique, le rire des enfants, près de lui, reprend sa place et enfin le chant des oiseaux se fait entendre. La fumée émergeant des édifices commerciaux lui rappelle le fumet d'un bon café bien chaud. Il regarde autour de lui. Il est ragaillard : la ville vit tout simplement. Il insère un signet dans son livre, il se lève et repart, tout souriant, vers chez lui. Il a quelqu'un à appeler.





René

PAR FLORENT GOUÉZIN

Le fossoyeur de Meurchon-sur-Tripouille s'appelait René. Un grand bonhomme un peu tordu qui aimait porter, dès les premières fraîcheurs de l'automne, une grosse tuque de poils qui gardaient ses énormes oreilles au chaud. Il était arrivé un jour pour remplacer Gimno, récent retraité de la fosse aux mains rudes comme de l'écorce. Les gens du village l'observèrent de loin, curieux face à cet inconnu venu chez eux pour les enterrer tous. Son zèle et sa rigueur lui valurent bientôt un respect mérité. La consécration arriva quand René enterra lui-même Gimno. La boucle était bouclée, comme on aimait dire ici. Le village n'avait plus qu'un fossoyeur, tout allait bien.

Libéré de cette pression, René révéla son âme d'artiste. De semaine en semaine, ses trous devinrent de plus en plus réguliers. Les vieux du village aimaient le voir, parfois, le soir, errer entre les stèles et les pierres tombales de leurs ancêtres, s'arrêter régulièrement devant les agencements et les manières de faire de ses prédécesseurs. Il ne cessait d'apprendre pour mieux servir. Il analysa la composition des sols, fit couper, tailler ou planter des arbres un peu partout pour assombrir les zones arides et illuminer les coins devenus marécageux pour le plus grand bonheur des morts enterrés là. « À perpétuité », scandait le marbre, « Alors autant y être à l'aise », répondait René.

Dans sa cabane de fonction, un visiteur curieux aurait pu admirer une panoplie de pelles, de pioches et de râtaux bien rangés, dignes des plus grands jardiniers des plus beaux royaumes. Chaque outil avait sa place et ainsi entreposé était prêt à l'ouvrage. Tous semblaient neufs, même après des années de service. Souvent les manches de bois étaient vernis. Plus souvent encore, les lames étaient huilées pour qu'elles gardent leur tranchant.

Et le monde de René se tenait là, entre la terre et la pelle, entre les pierres et les arbres, entre les morts et les vivants.

Car des vivants aussi il apprit à prendre soin. Pour le confort des visiteurs, autour des trous impatients de cadavres, les pelouses étaient toujours tondues, les cailloux bien agencés, respectueusement immobiles en attendant la cérémonie. Les sentiers qui serpentaient entre les dalles étaient eux aussi impeccablement entretenus. Dans le cimetière, de loin comme de proche, il était impossible de dire qui de tous ceux-là se faisaient encore visiter par une famille aimante et lesquels étaient depuis longtemps oubliés de leurs amis. Grâce à René, communion et mémoire régnaient.

Toujours à l'écoute, René tenait un carnet de notes destiné à recueillir les préférences de chacun pour l'Après. Monsieur Simon, dans l'espoir d'une évasion posthume, voulut qu'on perce un petit trou dans le couvercle de son cercueil, juste avant de l'enterrer. Comme ça. Au cas où. C'est le vilebrequin de René qui s'en chargea. Mylène Dubreuil avait chuchoté à René qu'elle souhaitait que ses cendres soient enterrées, pas profond, au pied du gros érable, là-bas, celui qui surplombe la vallée. C'était interdit. Mylène le savait. René avait creusé la nuit. Quant à Madame Béatrice, elle avait voulu que des onagres sauvages soient plantés derrière sa stèle et à présent elle gisait dans leur douce odeur citronnée.

Quand les visiteurs las de dates et de portraits figés sortaient des allées funestes, ils pouvaient s'aventurer dans la partie arrière du cimetière, là où aucun coup de pelle n'avait encore été donné. Ils y rencontraient une nature brouillonne et pleine de vie. Contrairement à son prédécesseur, René y laissait pousser les fleurs sauvages et intervenait le

moins possible. L'endroit baignait dans une teinte dorée grâce aux boutons d'or et autres pissenlits, puis dans une noblesse bleutée quand les myosotis étendaient à leur tour leurs grands tapis touffus. À l'automne, les feuilles rougeoyantes recouvraient tout et tout le monde. Ainsi bordés, les morts étaient paisibles. Le vent seul se permettait, parfois, de déranger ce doux repos.

Un jeudi ensoleillé, alors qu'il avait jeté sur feu Germaine Saint-Hilaire ses premières pelletées de terre, René entendit des petits coups provenant du trou. Il s'immobilisa. Attendit. Le vent faisait à peine frémir les poils de sa grosse tuque. Le silence. Puis des coups, encore. Bouche bée, il descendit une échelle. Une voix assourdie le convainquit, sacrilège, de rouvrir le cercueil. Germaine Saint-Hilaire était là, allongée, parée de ses plus beaux bijoux, resplendissante, quoiqu'un peu pâle, mais souriante comme un jour de mariage. Quand son regard croisa celui de René, elle lâcha, hilare: «On peut-tu annuler?» Apparemment, Germaine n'était pas morte.

L'affaire fit grand bruit. Pour certains, le médecin légiste avait trop bu et avait dramatisé un simple malaise. Pour d'autres, ça avait été un coma passager. Pour les plus croyants, un miracle. Pour Germaine, une bonne nouvelle. Au final, tout le monde choisit d'en rire, Germaine la première. Mais René, lui, vécut très mal la chose. Pourtant, dans la farandole des théories, même les plus farfelues, jamais le fossoyeur n'était mis en cause. On le rassura, au village, on le complimenta, on le poussa de l'avant. Ces semaines-là, il y eut même plus de décès que d'habitude, comme pour encourager René à se remettre à l'ouvrage et à enterrer une bonne fois pour toutes, comme avant. Mais René était troublé. Il planta des jonquilles jaunes en lieu et place des

tulipes rouges voulues, brisa un vase en trébuchant sur un coin de marbre. Les gens l'aidaient, mais rien n'y fit: il errait entre les tombes, déambulait parmi les spectres.

Germaine Saint-Hilaire mourut pour de vrai en avril. René l'enterra avec l'application et l'amour qu'on lui avait connu avant l'incident. « Le revoilà », « Sacré gaillard », « La boucle est bouclée » fredonnait la foule venue assister à l'événement.

Le lendemain, René avait disparu. Il avait laissé ses outils, ses morts et un grand vide dans le village. Un remplaçant est venu, bien sûr. Il fait bien son travail, c'est certain. Mais il manque quelque chose. Une saveur. Une chaleur.

Depuis le départ de René, c'est idiot, mais à Meurchon-sur-Tripouille, les gens ont de nouveau peur de mourir.

Voeux d'ailleurs

PAR MARIE-ANGE CLAUDE

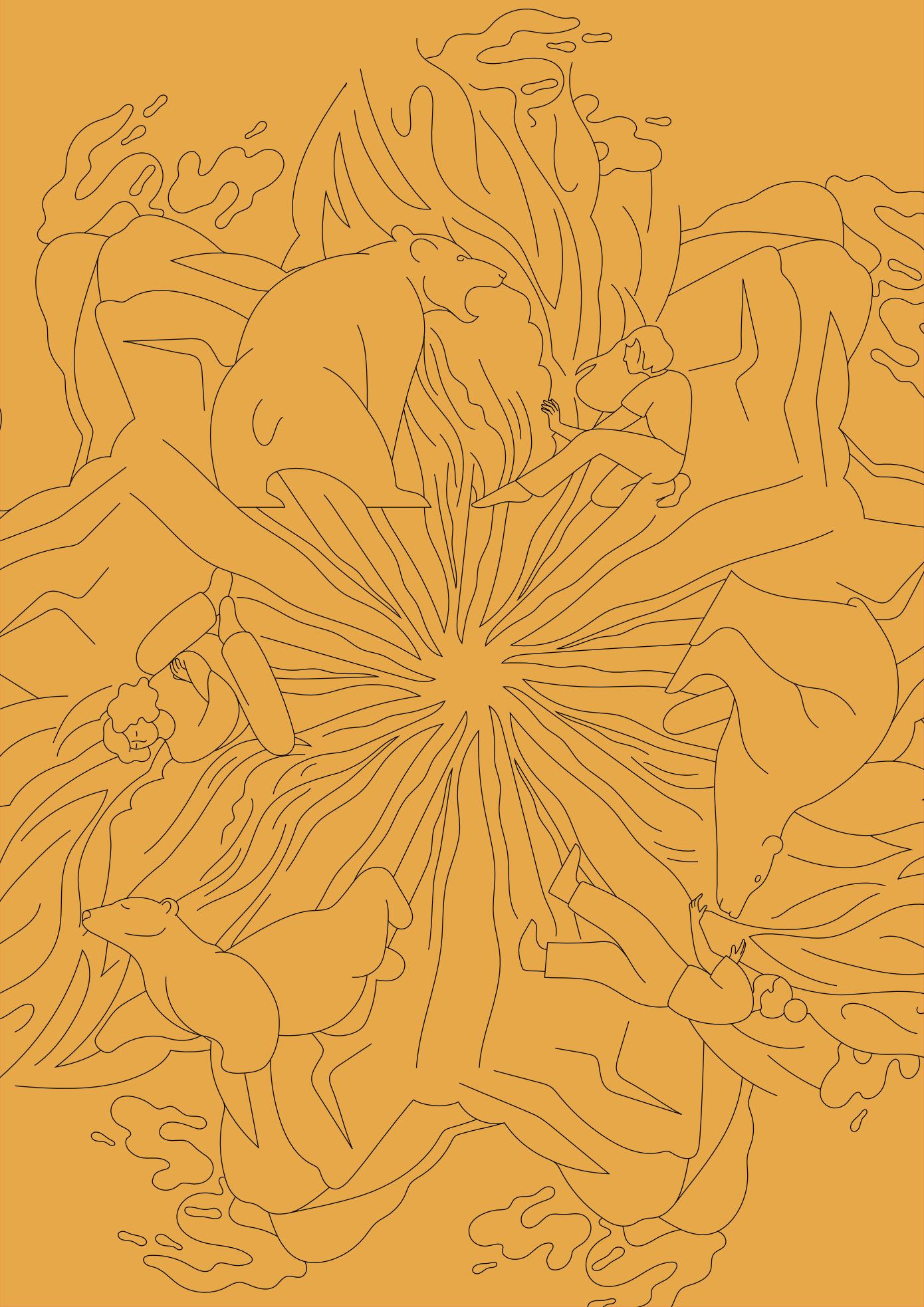
Des marées d'amertume
corrodent effroyablement ma terre
coulent dans mes veines
mon corps océan tumultueux d'insomnie
troupeau de peines errantes
ne peut plus prétendre à l'infailibilité

Toutes ces rumeurs vagabondes
dans ma ville broyée
font tituber mon cœur
sous l'assaut de moult incertitudes
je les voudrais illusions éphémères
poissons d'avril

Je voudrais sortir de ce cataclysme
Où mon ombre
devenue fourbe
m'effraie

Je rêve d'une fin à cette ère de terreur
où la pluie de balles errantes
épargnerait nos chairs
et la vie délivrée des voiles brumeux
retrouverait l'éclat de son azur

Je voudrais qu'ensemble
nous rebrodions des nuages
de liberté et de lumière
pour que ma terre soit imprégnée
d'une nouvelle floraison d'étoiles-espoir



Monsieur Daudet

PAR JEAN-BLAISE BOURQUE

1985. Il pleut chez nous et on sent de plus en plus l'orage qui approche. L'atmosphère pèse; l'air du temps a chaussé ses semelles de plomb.

J'entends des silences lourds. La tension monte. Une odeur de poudre à canon se dégage des gestes et des paroles. On sent la hargne, on sent la peur.

Ça va barder. Je le sais, j'ai l'habitude.

Je n'y peux rien. Je devrai juste subir et attendre que ça passe. Tout ça ne me regarde pas. C'est ce qu'il m'a dit.

Un éclair assassin traverse son regard, tranchant comme une lame trop bien affûtée. Le tonnerre gronde, la foudre va bientôt s'abattre. C'est une question de quelques minutes.

Je me réfugie dans la chambre de tous mes rêves, et de mes cauchemars aussi. Dans le lieu de mes secrets les plus secrets, le refuge de mes non-dits et de mes silences qui voudraient hurler.

Mais je me tais.

J'introduis la cassette trouvée dans le vieux walkman que j'ai acheté au marché aux puces pour quelques dollars et je branche les écouteurs. Comme chaque fois, une voix m'attend, une voix qui me transporte ailleurs dans ces moments-là.

Depuis son moulin, à mille lieues de la tempête qui fait rage chez nous, Monsieur Daudet m'emmène dans son monde. Il me raconte l'histoire d'une vaillante petite chèvre qui voulait voir le monde ou bien l'aventure d'un bon curé un peu trop gourmand, sur cette autre planète appelée Provence avec son mistral et le chant de ses cigales, un lieu figé dans le temps et surtout loin d'ici, où je m'enfuirai - ça, c'est sûr! - dès que je le pourrai.

Mais pour l'instant je dois rester, impuissant devant le malheur de l'être que j'aime le plus au monde, ma mère.

J'ai onze ans et j'ai honte.

Je voudrais être Superman ou mieux, Mommyman, et l'arracher aux griffes du monstre. J'ai honte et je sais que j'aurai honte demain, après et encore après, jusqu'à ma mort.

Mais je ne fais rien, ne dis rien. Je suis lâche. Face à lui, j'obtempère. J'exécute ses ordres et je comble ses moindres désirs parce que, au fond, moi aussi j'ai peur.

Demain, elle essaiera de me cacher, à moi qui devrais la défendre, les contrecoups de ma trahison. Elle ne m'en voudra pas, au contraire, elle continuera à me protéger de la colère démente de cet être odieux, de ce père que je voudrais pouvoir détester.

Peut-être qu'elle boitillera un peu et certains gestes lui seront probablement plus difficiles qu'à l'accoutumée. Elle aura l'air triste et le regard terne. Pourtant, fidèle à elle-même, elle s'efforcera de faire comme si tout allait bien, mais encore une fois tout sonnera faux.

Et moi, j'aurai honte.

Comme chaque fois, je ferai semblant et je ne dirai rien.

Mais un jour je laisserai Monsieur Daudet dans son moulin et j'affronterai moi aussi l'orage. Je deviendrai Superman ou encore mieux, Mommyman. C'est ça, Mommyman.

Et ce sera la dernière fois.

L'inertie du bruit

PAR CHLOÉ LEGRIS

La peur du vide c'est celle de l'ennui ou de l'inutilité.

Celle qui dicte nos pas dans un monde où la recherche d'accomplissements est incessante, une quête propre à chacun, futile ou non, étourdissante, exigeante, éreintante. Cet idéal de vie, une infopub à chaque recoin de nos champs de vision qui pollue nos têtes déjà trop pleines, un marketing incessant martelant les requis du bonheur et d'une vie réussie. Le grondement de la vie extérieure, un bruit blanc qui gèle nos sens; le grésillement d'un flux magnétique en dérive dérègle notre boussole intérieure; les bombardements du sort du monde, hurlés par tous les canaux possibles, maintiennent notre état d'alerte. Surcharge. Le corps vacille, culpabilisé par l'inertie qui s'incruste dans le confort de la contre-productivité.

Il y a tant de bruits.

Pourtant, un écho subtil en chacun de nous questionne: à quoi bon? Quelques rebelles du temps qui fuit s'expriment, mais les harmoniques du monde sont si fortes qu'on peine à les entendre. Cessons cette course, nous disent-ils : elle n'est point trajectoire, mais plutôt giratoire. Décélérer sera notre acte de révolte. Ils s'évertuent, par leurs écrits, leurs études, leurs discours, à agir en porteurs d'eau. Ils clament humblement la divergence: de nouveaux apprentissages seront l'apanage de la survie de notre humanité.

Mais l'inertie domine.

Intoxiqués par les tourments, figés dans le mouvement, dépassés par la vitesse de nos réseaux, le frein à main serait brusque, l'arrêt trop brutal. Nos vies microscopiques, réduites à si peu. Sauter hors du train, un geste fatal?

La relativité s'invite à pas feutrés.

Inspirer. Prendre son amplitude. S'alléger et s'envoler. Observer à distance. Le fourmillement, les vibrations, les sursauts. Détendre ce qui tiraille, apaiser ce qui frémit et s'extirper de ce cocon asséché. Expirer et atterrir. Ailleurs.

Et si, ensemble, la chaleur de nos souffles suffisait à décélérer. Juste un peu. Juste assez. Et si, avec la douceur du regard, on se prenait la main vers ce chemin de traverse. Et si, dans le silence de nos pas, on explorait de nouveaux sentiers avec nos enfants, nos parents. Qu'ils goûtent la beauté de la lenteur; savourer des liens qui se tissent un fil à la fois; découvrir ces racines sous la terre et en eux. Et si, le rationnel s'égarait. S'effaçait, juste un peu. Juste assez.

Et si, au fil du tracé, la souffrance s'apprivoisait. Ensemble. Ressentir nos détresses individuelles et collectives, qu'elles cessent de s'échapper en petites ou grandes violences. Et si on s'écoutait. Vraiment. Intimement. Observer le reflet de l'autre sur les aspérités de nos âmes. Déceler nos vérités crues portées à flanc. Se responsabiliser de nos réactions. Nos relations seraient peut-être moins éjectables, jetables. Apprendre à s'aimer avec nos fragilités: nos fragments éclatés, nos illusions malmenées, nos erreurs désarmées.

L'espoir chuchote.

Cultiver le beau et le bon. Savourer la vacuité. Réapprendre l'ennui, l'errance, la lenteur. Retrouver cet instinct. Tel un maître du temps qui s'arrête. Apprivoiser le silence, l'écouter et l'honorer. Tel un sage du vide qui remplit, qui prend soin. Créer ce microcosme, où seul est perceptible le bruissement de la vie qui s'éveille.

Regarder pousser des tomates. Compter les fourmis. S'émerveiller au premier envol d'un oisillon. Accueillir la vie. Juste ça. Offrir une présence à quelqu'un qui souffre. Bercer un enfant qui dort. Prendre un café avec le voisin malade. Accueillir la mort. Juste ça.

Jardiner sa vie: râcler, semer, cueillir, composter. Vivre en jachère de temps en temps.



La peau d'un oiseau

PAR NATHALIE BOSSÉ

Je possède, je crois, une essence ornithologique
Une réminiscence, peut-être, d'une vie antérieure
Ce désir de n'agir que pour ma survie
De céder à l'instinct grégaire de la volaille
D'exister, sans raison

Je rêve d'une destinée sans éclat
Cueillir, çà et là quelques baies
Rassembler les brindilles nécessaires
À parfaire bêtement mon nid
Y mettre au monde des oisillons sitôt envolés

J'aimerais m'accoupler lorsque le dicte la saison
Sans autre excitation que de répondre au rut
M'exhiber les plumes, sans risquer de les perdre
Épargnée des incertitudes qui succèdent à l'orgasme
La peur du vide, de l'abandon

Et je veux, comme les oiseaux,
Pressentir les jours obscurs
Savoir m'évader au soleil avant la tempête
Oui, je veux, comme eux, être libre
Sans porter le poids de mon affranchissement

Alors que je marche, sans jamais savoir si j'avance
Les oiseaux traversent le bleu du ciel et des océans
Et sans autre ambition que celle, candide, de voler
Ils atteignent les plus hauts sommets
Sans quête de réussite ni besoin de reconnaissance
Leur battement d'ailes assuré ébranle celui
de mes paupières
Toujours indécises de voir plus grand,
ou de se clore plus fort

Les oiseaux n'ont rien de ce qui me tue
Le talent en latence
L'envie d'aimer en décrépitude
Les peines, d'amour infini
Ils se nichent au creux de mes mots perdus
Et s'abreuvent de mes larmes

Que pourraient donc m'envier les oiseaux?
Eux qui savent que lorsqu'on fuit les vents d'hiver
On finit toujours par revenir au bercail
Là où se déploient nos vieilles blessures
Telles les ailes de ces oiseaux qui nous font rêver

Sans destination

PAR MAGDARLINE GÉDEON

À vingt heures et deux minutes, je venais de faire irruption au Coup Monté, balayant l'espace du regard. Mon bon vieux Aksim se trouvait, comme promis, déjà sur place, l'air à la fois bouleversé et soulagé, laissant planer l'ombre du poids de ces retrouvailles.

Il était inattendu qu'après ce moment lourd de silence, les souvenirs qui étaient censés s'effriter miroitent vivaces à la surface d'une histoire d'amour non vécue entre lui... et Nillie, une fille rencontrée dans l'un de ces escaliers trop exigus de la vie. D'un autre côté, Aksim ne se laissait point atteindre et elle ne pouvait pas, avec sa misérable perceuse inexpérimentée, perforer la solide tour d'un homme qui y passait tout son temps. Alors elle est partie.

Leur existence poursuivait son cours, mais avec tressautements; et les fantômes des interrogations sans point erraient, hagards, le long d'un tunnel obscur de cœurs émiétés qui s'évitent.

Aksim grelottait doublement de froid: d'abord l'hiver québécois qui le tenaillait, le forçant à s'inscrire à la salle de sport pour une trente-sixième fois très exactement. Venait ensuite un froid plus redoutable, auquel aucun exercice ne forçait la main. Il ne pouvait, regrettablement, se réveiller, enfile son short et dire : « Tiens, aujourd'hui je vais soulever quelques dizaines de kilos pour oublier Nillie. » « Y fa frette » était trop insignifiant pour désigner l'état dans lequel se situait ce bibliothécaire réservé et ignorant du bout par lequel tenir son mal.

Les multiples séances de sport s'étaient enchaînées. Et fort heureusement, les résultats physiques suivaient. Un soulagement pour Aksim: l'impression qu'une atrophie de ses membres le guettait à chaque coin de rue s'était depuis peu transformée en des

muscles bien saillants sur ce corps désormais échauffé, fortifié. Mais son cœur bronchait encore. Jusqu'au jour où il la vit marcher vers lui... peu de temps après un mail de bon anniversaire.

À partir de cet instant, ce fut au tour de son cœur de s'échauffer: Aksim se défaisait lentement de ce froid. De l'excès de pudeur qui lui servait de bunker. Et du mutisme, son fidèle cheval de bataille. Combien de temps toute cette torpeur avait-elle duré? Une seconde? Dix minutes? Vingt-quatre heures? Une année à contrôler la température, à redouter l'orage?

Quoiqu'il en soit, une révolution germe en lui: les déclarations d'amour à demi voilées, les envies de proximité à moitié exprimées auraient bientôt fini de débarrasser son plancher. Les mots avaient cessé d'être ce mur opaque qui ne se pourfend nullement pour laisser échapper ses émotions.

Tant lui manquait: sa vie avant son dernier chagrin d'amour, son pays d'origine... et Nillie. Elle lui avait bien manqué, cette petite. Il le faisait entendre. Pas bien extraordinaire, dirait-on, les gens parlent incessamment, c'est commun. Moi qui l'avais connu il y a longtemps et qui savais, voyais, au contraire, émerveillée, que plus d'un pas souhaitaient le porter hors de sa cachette.

Il s'exprimait au sujet de sa surprenante situation. Avec détours, certes, mais il m'avait dit : « J'ai rencontré une fille qui m'a fait penser à toi. » Puis il m'avait invitée à prendre un verre. Qui y songerait? Aksim pensait à une fille. Et m'invitait à prendre un verre. Un énorme progrès auquel je ne pouvais encore croire. Il n'avait pas pour autant cessé d'être la fumée insaisissable qui s'échappe d'un feu à moitié asphyxié par les cendres. Il se baraquait, bonhomme, derrière son front de cire

tout en admettant vouloir se dérober. Loin des gestes trop inquisiteurs, des discours trop creux et trop bruyants, de l'insouciance trop exubérante d'une trentaine qui s'évapore à l'instant. De la bêtise en général, disait-il en plongeant un regard fatigué dans son verre, dévoilant ainsi les poches des nuits de veille sous ses yeux :

- J'aurais dû prendre un café à la place.

Et nerveux, il ajouta en fuyant mon regard :

- Je suis las de m'accrocher à ce qu'est devenu notre monde.

À cela, il avait trouvé un nom charmant : « Crise de trentaine ou de quarantaine anticipée. Je suis de plus en plus ringard. »

Je n'osais pas lui faire remarquer qu'il s'éloignait du sujet : il disait quelque chose. Le plaisir de l'écouter parler était toujours le même que sept années plus tôt.

Par ailleurs, ce fardeau posé sur les épaules de l'âge aurait pu s'acheminer comme lettre à la poste. Il mériterait la place d'une information postée depuis un compte Twitter officiel. S'il ne voulait ramer que loin du monde extérieur. S'il n'était fatigué que du chaos impitoyable qui s'y prélassait. S'il n'y avait que cela, quelque tranquillité aurait été encore trouvable. Il aurait pu encore envisager de trouver quelque repos.

L'issue s'annonçait plus complexe qu'une simple lassitude du dehors. Au-dedans de lui, il était aussi en cavale. Contre quels démons se battait-il ? Certains recoins où se tapissaient ses envies ne lui plaisaient guère. Il s'en lamentait. En se faisant face, il revoyait, penchées vers lui, d'anciennes connaissances dont il

croyait les chemins séparés du sien : l'échographie de sentiments grandissants qui l'avaient jadis fracassé et marqué au fer rouge se révélait, non annoncée. De l'amour, par exemple. Du manque. Ah, ce qu'il ne cherchait pas. Mais qui l'avait trouvé.

- Un jour tu es tout proche, prêt à te jeter par-dessus bord, demain tu t'évanouis comme la brume après une pluie sous un soleil à son zénith... Pourquoi disparaissais-tu à chaque fois, demandai-je à Aksim en fixant son verre au lieu du mien.

- La fugue est mon refuge : ce monde est cruel. J'ai besoin de m'y soustraire de temps en temps. Qui prendra soin de moi si je ne le fais pas ? Je n'ai pas fini de me vider de mon dernier chagrin, tu le sais. Mes paupières sont encore si chargées que je n'arrive pas à cligner des yeux. Il faut que je me taise et que je m'éloigne pour ne pas salir les autres quand je me mets à saigner.

Touché.

Il peut s'en aller. Mais loin de lui-même ? Existe-t-il un lieu secret prêt à accueillir ceux qui se cachent de leur propre reflet ? Je me suis retenue de poser la question à Aksim. À voir l'incertitude qui l'habite, je doute fort qu'il en connaisse la réponse.

Entretemps, il est sur TikTok à insulter les insoucients du même âge qui ne se font pas prier de jeter l'ancre.

- Resteras-tu à présent, Nillie ?

Je détachai mon regard de son verre pour le déposer sur le mien. J'avais, moi aussi, mes ennemis à fuir. Moi non plus, je ne savais pas où j'allais.

Diamorphine

PAR GABRIELLE LAREAU

dans ma volonté de fuir
j'ai forgé mes chaînes

il était sans doute écrit
qu'à l'aube de ma vie
je devais céder ma liberté

servir une dame
aussi merveilleuse que toxique
changer ma peau en pleurs
et mes veines en vapeurs

pendre ma jeunesse
à la pointe de son aiguille
car cette dame n'est nulle autre qu'ardeur
malheur à ceux qui la croiseront
c'est contagieux

dans ma volonté de changer
j'ai forgé un rituel

les jours s'enchaînent
et avec eux
les tentatives d'arrêter

voyageuse solitaire
à destination
de son point de départ

soudainement
je ne maîtrise plus la nage
mes dernières années passées dans l'eau
disparues

je désire tant qu'on me lance une bouée
mais il n'y a personne à l'horizon

dans ma volonté d'être libre
j'ai forgé mon tombeau
je perds à chaque marche
le pouls et l'haleine
la sueur au front
l'estomac démeublé
le corps froid

dans ma volonté d'être heureuse
j'ai forgé ma colère

cette colère qui me ronge
car je n'aime pas
le verbe abandonner

elle éclate en débris de verre
me dévaste les entrailles

elle creuse
dans une mémoire
déjà douloureuse

dans ma volonté de vivre
j'ai forgé ma fin

quand je ferai mes bagages
que personne ne prenne le deuil
qu'on mélange ma poussière
à de la gomme-laque
pour en faire un disque
sur l'étiquette duquel on écrira
elle a cessé de fuir

Cadillac

PAR MARIE SIROIS

Il occupait l'appartement trois, un minuscule logement au rez-de-chaussée de l'immeuble. Je l'apercevais dans la cour la mallette à la main, le feutre noir enfoncé sur un lourd paletot.

Il n'avait jamais été vu avec un chat, un sac de provisions ou un bouquet de fleurs. On disait dans le voisinage qu'il n'avait pas de famille et qu'il était retraits de l'état depuis belle lurette. Pourtant, il disparaissait tous les matins à la même heure dans le velours d'une Cadillac blanche et revenait à la brunante.

Parfois je le croisais d'assez près pour entrevoir son front qui avait tout d'un champ de bataille. *Bonjour monsieur!* Pas de réponse si ce n'est un rictus et le pas un peu plus rapide. J'ai pris l'habitude de ces salutations orphelines.

Un jour, j'avais déchiffré sur sa boîte à lettres A. *Lacerte*, je lui ai lancé un rebondi *Bonjour monsieur Lacerte!* Ai-je entendu un grognement? Une chose est sûre, son pas s'est suspendu un instant.

Un soir de novembre, nous avons atteint l'entrée de l'immeuble en même temps. Chargée de mon portable et de victuailles, j'ai tiré la porte vitrée et lui ai cédé le passage. *Après vous monsieur Lacerte!* Il a échappé un bougon merci. Dans ma poitrine, une montgolfière.

Quelques semaines plus tard, je descendais à l'aveugle la volée de marches. Il a surgi dans l'entrée avec une tête que je n'avais jamais vue, la bouche ouverte sur des dents usées, ses yeux écarquillés, plantés dans les miens. Ses mains volaient autour de lui comme des hirondelles échappées du nid. Un flot de paroles giclait de son paletot enneigé.

Ça t'y de l'allure des augmentations pareilles! La nouvelle gestion du bloc, des amateurs sans éducation! Ça vient cogner à nos portes pour nous intimider! Han! Puis le prix de l'essence, incroyable! Le gouvernement qui laisse faire! Puis l'autre à Ottawa avec son air de premier de classe, il dilapide les fonds publics! C'est honteux!

Ébahie, au milieu de l'escalier, je hochais la tête et bafouillais. *Bien sûr... absolument... vous avez raison, tous des incompetents!*

À la fin de cet hiver-là, au lendemain d'une tempête qui avait laissé la cour éblouissante, j'attendais une livraison assise dans l'escalier, les coudes sur les genoux, les mains dans la face. En vidant la poubelle, le concierge de l'immeuble m'a lancé sans prévenir: *Le bonhomme à l'appartement trois, ils l'ont trouvé chez lui. Raide mort.*

Il a fallu cinq jours avant qu'on remarque que la Cadillac ne bougeait plus. Cinq jours avant de constater son absence.

Je n'ai pas entendu le livreur mais quand j'ai levé les yeux, une enveloppe était appuyée sur la porte du hall d'entrée. Mes mains tremblaient quand j'ai retiré le sent-bon en forme de sapin, que j'avais choisi en velours noir avec le logo de Cadillac.

Je l'ai accroché sur sa boîte à lettres avant de remonter chez moi.

A beau fermer les yeux

PAR BERNARD PAQUET

Je suis arrivé en retard. J'aurais voulu entrer, mais c'était bourré de monde. Il devait faire chaud là-dedans. Je suis resté dehors et j'ai vu Robert à travers la vitrine. Il était tout au fond, face au public auquel il s'adressait. J'ai reconnu ses gestes, ses mimiques. Je ne pouvais pas l'entendre, mais on aurait dit que je comprenais quand même ce qu'il racontait. Presque tout le monde avait une petite coupe en plastique transparent à la main. On avait servi du vin blanc.

Il faisait encore jour et la température était assez douce. J'étais confortable à l'extérieur et de toute façon je devais attendre Nathalie qui s'était pris les pieds dans une réunion. J'ai sorti mon téléphone et je me suis mis à corriger un texte que je voulais présenter à une revue littéraire. Ils en ont vu d'autres, ils le savent quand on s'est battu avec les mots. Je préfère souvent tout jeter et passer par un autre chemin. Mais cette fois, en utilisant l'imparfait plutôt que le passé simple, ça a marché. C'est devenu moins littéraire, plus proche de la parole. Je me suis dit que c'est ce que je voulais.

Appuyé au mur, j'avais l'air de quelqu'un qui perd son temps. Le temps se perd pourtant tout seul, il n'a pas besoin qu'on l'aide. En me relisant, je m'étais glissé entre les lignes et j'avais encore vu toute l'action se dérouler. Comme si tout avait été projeté sur un écran situé derrière mon front. J'aime bien avoir les yeux grands ouverts et voir complètement autre chose que ce qu'ils me montrent. A beau fermer les yeux qui veut voir loin.

Je commençais à avoir mal dans le dos, mais je fais confiance aux vertus de l'inconfort. L'inspiration n'est pas dupe, elle ne se laisse pas séduire par du silence et de la tisane. Chacun sa méthode pour dénicher les perles. Pour ma part, je m'arrime à l'ordinaire et j'implore le ciel pour qu'un collier se casse. Avec un peu de chance, je pourrais entrevoir une bonne idée qui roule vers un endroit où on ne la retrouvera jamais.

Le jour est tombé sans que je m'en rende compte. Je suis resté dehors pendant près d'une heure. L'événement s'est terminé et les gens ont commencé à sortir. J'aurais voulu que ce moment n'arrive jamais et demeurer emprisonné à l'intérieur de mes problèmes de syntaxe. Mais comme toujours, j'ai dû fuir vers la réalité.

Nathalie est arrivée juste à temps pour sauver mon humeur. On est entrés et j'ai pu discuter un peu avec des gens que je connais. Comme moi, ils écrivent ou tentent de le faire. Nous nous aimons de plus en plus. Je me demande souvent s'il y en a parmi nous qui ont vraiment du talent. Il m'est arrivé de croire que j'étais le seul à en avoir, mais plus souvent encore que j'étais le seul à ne pas en avoir. Maudit orgueil. J'ai par contre l'impression d'être le seul qui peut écrire uniquement quand ce n'est pas le bon moment. Cheminer en littérature c'est une forme d'itinérance. Rien dans les poches, tout dans la main tendue, avec la gorge qui se serre.

J'ai finalement pu me rendre jusqu'à Robert. Il dédicait un de ses livres. Il m'a tout de suite reconnu et appelé par mon prénom. Il a eu l'air d'être heureux que je persiste à écrire. En paraphrasant les vieux que j'ai connus autrefois et qui me parlaient du jour de leur mort, je lui ai répliqué que ce n'était pas moi qui décidais d'écrire ou pas. J'imagine qu'il a saisi. Nathalie a finalement acheté deux de ses livres.

J'avais faim, alors on n'est pas restés longtemps. On a commandé des pizzas aux anchois pour emporter. En direction de la maison, on a discuté au téléphone en se suivant. Chacun dans sa petite voiture ennuyante. On en avait long à se dire. On a mangé dès qu'on est arrivés. En silence. C'était bon, mais très salé. J'ai dû me lever à 3h du matin pour boire de l'eau. Avant de me rendormir, j'ai écrit ce texte. Toujours sur mon téléphone, comme si je perdais mon temps.

Naissances

PAR FÉLICIA DESCHAMPS-DESRUISSEAU

Hypothèque payée
Je souffle une pause dans les bois
Diplôme doctoral pendu
Couchée sous un ciel en feuilles d'été
Encadré accroché cloué
Et l'hiver pour matelas
Poste temps plein permanent
Dans un lac je me suis vue
300 000 à l'an, régimes
Pour la première fois
Dentaire
Je m'en irai entre les arbres
D'épargne-retraite
Sans laisser de traces

D'enterrement

Port-au-Prince se mouche mal

PAR DARYL LORENZO MOISE

ici nos périls
se veulent chansons
de villes battues

nos immortels traînent
mille et une rues
la mort au bout de la main

parabole du devenir manqué
où cartouches et fumées
poisonnent nos nuits
de stèles et d'ombres chasseuses

pas un morceau de lune
pour faire le tour de la table

je porte vide et pays dans mon corps

Tant de poèmes m'ont écrit
refusant mon suicide
dans mon sang coule
trapèze des courbes droites

je viens des terres neuves
de lumière inachevée
et des plaintes debout de jour

je viens d'un espoir ô combien lointain
de saisons fragilisées
où les *bains de chance* quotidiens
conjurent ma chute horizontale

oui voisine

nous sommes rivaux
fuyons monde
et misère habités

demain est grand comme le double de nos doutes

Kintsugi

PAR SUZANNE POULIOT

Pourquoi suis-je allée au bout du monde, aux confins de l'Afrique, à l'extrémité est du Japon, au sommet du Kilimandjaro, au coeur des Alpes, au Tibet, dans les souks du Magreb, du Moyen-Orient? Pourquoi? Que voulais-je découvrir, voir, comprendre avec mes voyages, mes lectures, mes visites dans les galeries et les musées?

De retour dans ma ville d'adoption, située au sud du Québec, j'ai raconté aux miens, photos à l'appui, les pays tatoués par la guerre, la torture, le despotisme, l'abandon, la détresse, la peur, l'indignation, mais aussi les maisons visitées comme celles des Trois ours et de la Mère-Grand, lors de mes lectures enfantines. J'ai étalé mes nombreux carnets dans lesquels j'ai consigné billets de train, d'avion, de métro, mais encore mes découvertes, mes explorations et mes rencontres autant avec les tortues et les lièvres qu'avec les corbeaux et les renards des fables du fabuliste.

Les albums rouges entassés sur mes étagères résumant mes principales lectures, depuis mon adolescence, en commençant par *La Vingtième-Heure* de Virgil Georghiu. J'y ai découvert, à travers les lignes et les mots, l'occupation, la haine, les trahisons, la délation, mais aussi des gouffres d'ignominie et de détresse sans fin vécus pendant la Deuxième Guerre mondiale. Troublée par ces découvertes, je me suis réfugiée dans les musées. Même là, les tableaux et les sculptures qui ont traversé des siècles sanguinaires m'ont perturbée, sauf le sourire de la *Jaconde*, les cieux étoilés de Van Gogh, la danseuse enfant qui danse avec majesté, au milieu de l'espace, les oies de Riopelle qui accompagnent mes rêves et mes tourments et les collages lumineux de détresse de Basquiat. Pour échapper à l'effroi, c'est dans les livres, les revues et les journaux aux feuilles jaunies, écornées et trouées

que j'ai trouvé, par intermittence, calme, espoir et liberté. Était-ce suffisant? Sans doute pas, puisque la condition humaine est sans répit et m'habite en permanence.

Malgré les horreurs rencontrées, après de nombreuses années d'errance, ici et là, autant dans les livres que dans les voyages et les musées, j'aborde mes rives intérieures, en observant, du matin au soir, la sagesse des arbres, qui, au gré des saisons, me permet de relier les pointillés de ma vie, malgré l'incertitude des aubes.

À petites doses, je m'engouffre, en pensée, dans les interstices de l'histoire de la ville où j'habite. Il y a, ici et là, selon les parcours de mes promenades tant diurnes que nocturnes, des odeurs, des parfums, des coloris, des chants d'oiseaux qui donnent à ce territoire urbain sa vitalité, son dynamisme. S'y masquent les cicatrices du temps, dont celles des hommes et des femmes exploités dans les usines de textile ou dans les riches familles, voire dans les divers chantiers, lors de la construction de barrages, d'écoles, de ponts, d'églises et de routes.

Selon la technique japonaise du *kintsugi*, je restaure ainsi des bouts d'histoire locale, à ma manière, sans cacher pour autant les cassures humaines qui ont fait éclater la fragilité des vies de tant d'hommes, de femmes et d'enfants venus de divers continents. Seules ou en famille, ces personnes immigrantes ont traversé mers et montagnes pour s'enraciner en terre nouvelle, tout en sachant que l'exil comporte son lot de vertiges, d'effroi, de douleurs et de souffrances dissimulées sous une armure de sourires polis. J'arpente et savoure, sans fin, des archipels humains de mémoires trouées qui se voisent pour créer un espace physique en constante mutation. Dans ce lieu de rivières croisées, des rêves effilochés et ficelés

s'envolent, alors que d'autres restent accrochés aux branches des feuillus, dans les cimetières, sur la place publique, dans les champs ou les fossés.

Dans la chaleur laiteuse de l'été ou la froidure de l'hiver, sans intervenir, j'assiste aux amours qui naissent au coin des rues, dans les cafés ou les salles de cours alors qu'une jeune population naît, chante, rit, joue, court, étudie, hume l'air du temps, revendique de meilleures conditions de vie, soutient de nouveaux projets porteurs d'espoir, élargit les solidarités égarées et donne de l'épaisseur aux chants de deuil et d'avenir.

Lors de mes déambulations, toutes saisons confondues, le temps d'une caresse ou d'un baiser volé, j'accueille la luminosité qui arrondit les ombres, écaille le temps et la violence assourdissante du monde, tout en soulignant, à larges traits, la beauté crevassée des rues. Je découvre, à petits pas ou à vélo, la mémoire des siècles, grâce aux habitations aux architectures datées, quelque fois balafrées, aux nombreux clochers qui criblent le ciel et gênent, de temps en temps, le vol des oiseaux.

Je n'oublie pas la venue des Premières Nations, ces géographes d'antan, qui ont marqué leur passage par des pétroglyphes, tout en nommant les lieux habités et sillonnés à pied, en raquettes ou en canot. Leur savoir-faire me nourrit, tout comme la visite des musées régionaux dont les oeuvres peintes, sculptées ou photographiées me happent autant par leur offre de beauté que de douleur avec les cadavres des femmes étranglées, violées et abandonnées, des villes incendiées, dynamitées, disparues, envahies

par les eaux, les volcans, les tremblements de terre, les émeutes, les révolutions, les tsunamis, mais aussi les scènes du quotidien, composés de visages d'enfant, de mangeurs de pommes de terre et de mineurs. Dans ce bain de ville et de boisés, sorte de *shinrin-yoku*, je freine la banalité du jour et je jugule mes fuites grâce à la musique qui m'apaise et les documentaires qui me font découvrir des populations ignorées. Je m'enrichis aux franges de la petite et de la grande Histoire. Je vis de nouvelles aventures réelles ou imaginées par des voix narratives aux accents rugueux, aux rythmes saccadés, méconnus, situées aux confins d'univers interstellaires. Comme Gary, j'attends, au quotidien, l'aube et ses nouvelles promesses.

CRITIQUE
LITTÉRAIRE

Jouer sa vie:
l'art de
passer
dans
le beurre

LE RÉCIT
D'UNE CHUTE

PAR
ANTONIN MARQUIS

Almotasim, R. (2024). *Jouer sa vie : l'affaire KEB*, (M.-A. Dumont, Trad.). Éditions de l'Homme.

François Gagnon écrit que la biographie *Jouer sa vie : l'affaire KEB* (version française de *Living on the edge : the weirdest hockey story ever*), de Ray Almotasim, est « un grand livre et une histoire importante. Une histoire importante en raison de l'écho médiatique sans précédent de "l'affaire KEB", qui a fait des vagues bien au-delà du monde du hockey. Cette histoire tragique, un brin mystérieuse, est habilement racontée par un journaliste qui n'a rien à envier à un Dany Laferrière. » La veille, Mathias Brunet avait écrit dans *La Presse* qu'il « fallait mettre ce livre entre les mains de tous les joueurs de hockey de la province » - remarque reprise le jour même par J.C. au 98,5. Essentiellement, les intervenants du monde du hockey saluaient la valeur édifiante, par la négative, du récit du défenseur étoile Kevin-Édouard Béliveau, surnommé KEB par le grand public. Ils avaient bien raison, et c'est justement ce qui pose problème, selon moi, avec l'approche d'Almotasim.

La biographie, publiée quelques mois après le décès malheureux de son protagoniste, a été un vrai phénomène de librairie; en quelques semaines, on en était à une troisième réimpression. Certains intellectuels y ont vu la manifestation du voyeurisme débridé du grand public, mais quiconque n'entretient pas de vaniteux préjugés à l'endroit du sport comprend que ce récit a de quoi intriguer, ne serait-ce qu'en raison de son étrange conclusion. L'histoire a fait le tour de la planète et les droits du livre ont déjà été acquis à New York et à Londres. Il faut dire que le récit est assez bien ficelé; Almotasim évite l'écueil d'une narration omnisciente pour recourir à un « Je » beaucoup plus personnel et il utilise le fil narratif de sa relation avec KEB pour structurer son récit. À partir de cette trame, il se permet plusieurs retours en arrière pour évoquer l'enfance et les années d'apprentissage du protagoniste. L'auteur a pour ce faire conduit plusieurs entrevues avec des coéquipiers, des entraîneurs, des gérants

d'équipement (source intarissable de potins sportifs), les parents adoptifs de KEB et, bien sûr, quelques sources anonymes.

Il raconte ainsi, de l'intérieur, les principales étapes de la carrière de l'énigmatique défenseur : son repêchage par le Canadien, ses premiers coups de patin dans la LNH, sa prédilection pour les bâtons de bois, sa participation surprise au match des étoiles, sa nomination en tant qu'assistant-capitaine, puis la perte de vitesse post-COVID, les problèmes conjugaux, les controverses médiatiques, le flirt avec le complotisme, l'isolement en Mauricie et les démêlés avec la justice. Il aborde aussi des aspects moins connus, plus humains : son séjour idyllique à Rouyn-Noranda dans le Junior, son leadership discret mais marquant, sa relation amoureuse atypique avec l'influenceuse militante Lydia Grosjean, etc. Le livre est bien documenté et saura plaire aux amateurs d'anecdotes sportives. Le style est plaisant, quoiqu'un peu journalistique - l'abus de phrases courtes finit par être agaçant.

Somme toute, Almotasim raconte le bon vieux récit d'une chute: après avoir obtenu la gloire, la célébrité, la reconnaissance, un individu tombe dans la disgrâce et on l'observe, horrifiés mais fascinés, perdre ce qu'on rêve d'acquiescer un jour. Cette chute est d'autant plus impressionnante quand elle est précédée d'une ascension fulgurante. On assiste donc à l'ascension de KEB vers l'élite de la LNH, une success story à l'américaine qu'Almotasim tempère en expliquant que le protagoniste est resté simple, mais pas assez pour éviter la punition : ayant fait preuve d'hybris, il devait payer. L'auteur fait de la vie de KEB un contre-exemple, le récit d'un homme qui a eu les yeux plus gros que la panse et qui a fini par craquer, victime de lui-même et des pressions imposées par le sport professionnel. Il n'a pas complètement tort, mais sa version est simpliste. Une biographie ne devrait-elle pas faire le contraire, montrer toute la complexité d'une existence qui aurait pu être différente?

Si je me montre sensible à cette question, c'est que la vie de KEB me fascine depuis que j'ai 15 ans : je n'arrive ni à l'expliquer, ni à la résumer en un fil narratif clair. Par exemple, en 2022, un an avant que tout dérape, KEB donnait une généreuse entrevue à Almotasim, l'invitant dans son domaine en Mauricie. Dans son article *The Mystic of Mauricie : on the "aura" of KEB*, le journaliste écrivait : « Verres fumés, t-shirt tie-dye. Son poupon dans les bras. Il semblait heureux. Genre, vraiment heureux. » (Almotasim, 2022) À peine deux ans plus tard, l'auteur revient sur ce moment pour commettre un retcon : une modification d'événements passés pour respecter une continuité rétroactive. Il écrit ainsi : « Derrière les apparences, quelque chose clochait. Une étrangeté que je ressentais déjà à l'époque, mais sans pouvoir l'identifier. Et qui m'est tombée dessus alors que les mauvaises nouvelles s'empilaient. Ça n'avait pas de sens. Mais ce n'était pas surprenant. » (Almotasim, 2024, p. 420) Bref, cette biographie succombe à la tentation de lire une vie terminée comme si sa fin était prévisible à chaque étape de celle-ci : si on avait été attentif, on aurait pu éviter le pire... Ce qui est évidemment faux.

Pourquoi ne pas embrasser les contradictions des individus, plutôt que de chercher à les éliminer? Se pourrait-il que KEB ait réellement été heureux quelques mois avant la dérape qui le mena à sa mort? Si oui, que peut-on en conclure? Autre exemple: Almotasim répète tout le long de son livre que pour KEB, le hockey était « plus qu'un jeu ». Pourtant, il évite de mentionner un match de 2018 à Toronto : alors qu'il portait un micro sur son équipement, KEB s'était porté à la défense de Jake Evans, victime d'un coup sournois à la tête, et avait lancé à l'assaillant « it's just a fucking game, asshole! » Par la suite, en conférence de presse, il avait naïvement répété, les yeux rougis d'émotion, qu'il ne comprenait pas cette

tentative gratuite de blesser son coéquipier: «On joue au hockey, hostie, on guérit pas le cancer!»

Bref, malgré ses qualités, la biographie d'Almotasim donne des réponses alors qu'elle devrait poser des questions. Pourquoi s'était-il retiré dans son domaine mauricien pendant la pandémie? Pourquoi Lydia l'avait-elle quitté, et qu'y fit-il après son départ? Que conclure des rumeurs selon lesquelles il aurait été aperçu à l'aéroport de Lima quelques semaines avant de couper toute communication avec le monde extérieur? Pourquoi faire clôturer son terrain? De quelle nature étaient ces hurlements supposément entendus par certains voisins pendant la nuit? Et surtout: s'était-il vraiment asséné lui-même les 52 coups de couteau qui l'ont tué?

L'écrivain encabané

PORTRAIT
D'AUTEUR

*Je vis un grand continent
que mes ancêtres ont exploré.*

RENCONTRE AVEC LOUIS HAMELIN
PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE ROBERT

Né à Grand-Mère en 1959, Louis Hamelin a remporté le Prix du Gouverneur général pour son premier roman, La Rage, en 1989. Il a ensuite fait paraître un recueil de nouvelles et de nombreux romans, dont La Constellation du Lynx (Boréal, 2010), qui a reçu le Prix des libraires du Québec et le Prix littéraire des collégiens. En 2020, il publie son neuvième roman, Les Crépuscules de la Yellowstone, et lance une collection de nature writing au Boréal, « L'œil américain », dont il traduit l'un des titres, Les Étés de l'ourse. Il est également chroniqueur au quotidien Le Devoir. Son dernier roman, Un lac le matin, est paru à l'automne 2023.

Ainsi peut-on lire la biographie de Louis Hamelin sur le site de Boréal, maison d'édition complice qui l'accueille depuis plusieurs années déjà au fil de ses dernières publications. Mais, faire la rencontre de l'écrivain Louis Hamelin dans le cadre de la coanimation d'ateliers d'écriture au Salon du livre de l'Estrie ou mieux, lors d'un lancement à la librairie Appalaches sur Wellington en compagnie de Richard Séguin, tous deux épris de l'œuvre du poète Thoreau ou mieux encore, lors d'une rencontre dans un café sherbrookoïse dont il a accepté spontanément et généreusement l'invitation, cela tient du privilège.

C'est donc dans ce dernier contexte qu'eut lieu cette inoubliable rencontre, un de ces moments où le temps s'arrête littéralement, dont voici l'essentiel de la conversation partagée.

Bonjour Louis et surtout, merci d'avoir accepté notre invitation à cette entrevue qui se voudra toute simple, conviviale et interactive. Comme je te l'expliquais au moment où nous avons communiqué avec toi, l'Association des auteurs et auteurs de l'Estrie est à préparer la seconde édition de revue L'Alinéa entièrement revisitée depuis l'automne dernier. En effet, le format et le visuel sont

nouveaux, et l'appel de textes et les chroniques s'articulent dorénavant, à chaque édition, autour d'un thème. Et pour ouvrir cette deuxième publication, la thématique retenue par le Comité éditorial est: «L'étrange raison derrière son choix de fuir le monde».

C'est à la lumière de ce thème que nous avons pensé à toi, car il nous semble que ta toute nouvelle parution emprunte peut-être un chemin littéraire que tu privilégies, un environnement d'écriture que tu as souvent emprunté toi-même ou que tu as prêté à tes personnages ou qui est le choix de tes personnages. Mais, prenons le temps tout d'abord de mieux te connaître.

Toi et moi, nous nous connaissons, un peu. Nous nous sommes côtoyés dans le cadre de diverses organisations ou activités littéraires estriennes ces dernières années. Je pense ici entre autres à l'Association des auteurs et auteurs de l'Estrie ou encore aux Correspondances d'Eastman, au Salon du livre de l'Estrie et à la première édition en septembre dernier du Rendez-vous du roman historique de Magog.



Mais, pour quiconque n'aurait pas encore la joie de te connaître, de t'avoir croisé ou de t'avoir lu, qui est Louis Hamelin?

Je suis un romancier québécois. J'aime à dire que ma profession est d'être écrivain professionnel et je suis très fier de l'être. Il s'agit d'un réel statut reconnu, et c'est important !

J'écris des romans, des essais et des chroniques et j'avoue que j'aime bien m'amuser en écrivant. J'écris maintenant à l'ordinateur, bien sûr, mais pendant longtemps, il y a vingt ans particulièrement, j'utilisais des cahiers, des feuilles lignées, puis une machine à écrire électrique et un Mac Plus. C'est d'ailleurs sur ce dernier qu'est né mon premier roman, *La Rage*, en 1987.

Abordons tout d'abord Louis, l'écologiste, l'environnementaliste. Qu'est-ce qui a motivé la jeune adulte que tu étais à choisir l'écologie comme passion professionnelle?

J'ai passé mon enfance en Gaspésie. Puis, j'ai déménagé avec toute ma famille à Montréal. Par la suite, mon père a fait l'achat de deux chalets — de vrais chalets — , un en Mauricie et un autre dans le nord, à Saint-Colomban dans les Basses-Laurentides. Je faisais alors de longues randonnées à vélo en forêt, sur mon CCM poignées Mustang.

Plus tard, j'ai complété des études d'écologie au Collège McDonald à McGill.

Pour moi, la nature est une école permanente. Je ne suis pas seulement un poète contemplatif. J'ai

un grand intérêt pour les sciences et je suis un amoureux passionné de nature. J'ai aussi, bien sûr, un grand intérêt pour la langue française et l'histoire.

Puis, tu fus séduit par la littérature et l'écriture, complétant une maîtrise en études littéraires en 1990, devenant romancier, critique littéraire, chroniqueur au quotidien Le Devoir et récipiendaire, à ce jour, de plus de huit prix littéraires prestigieux. Comment glisse-t-on doucement de l'écologie à la littérature ou comment jumelle-t-on ces deux passions?

J'ai toujours marié ces deux passions : la littérature et la forêt. L'appel des lieux en nature m'a suivi toute ma vie. J'ai besoin davantage d'oxygène que d'être seul. Il m'est même arrivé un jour, sur le bord d'un lac, de connecter avec un huard, de communiquer avec lui, de « parler huard ».

Ton entrée dans l'univers littéraire se passa en grande pompe avec la publication de La Rage chez Québec Amérique en 1989 qui t'a valu le prix du Gouverneur général pour ce tout premier roman.

On peut même lire que :

« Tu as surgi comme une météorite dans le firmament littéraire québécois », te comparant à Marie-Claire Blais, à Hubert Aquin et même à Réjean Ducharme. Que s'est-il donc passé? À ton avis et selon ta perception, qu'est-ce qui a séduit le lectorat et qui le séduit toujours, tant des critiques que des spécialistes et du grand public?

Je dirais que c'est sans doute pour mon rapport à la langue, mon approche ludique et ironique, comme d'écrire des mots inversés. Je m'amuse en écrivant. C'est sans doute aussi pour mon regard, le mien, sur le monde.

J'aime raconter ce que je pense, je ne crains pas de me mettre en scène. J'écris parfois en « je », d'autres fois en « il », parfois les deux dans le même roman. C'est le cas, entre autres, dans *La Rage*. Quand je relis *La Rage*, je trouve que je me suis pas mal éclaté; j'avais 30 ans. Ce n'est pas le cas avec *La constellation du lynx* avec laquelle je suis toujours en accord.

La chronique, quant à elle, est un versant de mon œuvre littéraire, prenant le sport comme base d'écriture.

Puis ont suivi :

- *Ces spectres agités* (1991), une parodie du roman gothique
- *Cowboy* (1992), une amitié entre un jeune blanc et un Atikamehw.
- *Betsi Larousse ou l'ineffable eccèité de la loutre* (1994), sur les aléas de la célébrité
- *Le soleil des gouffres* (1996), l'espace continental américain
- *Le joueur de flûte* (2001), l'opposition d'un groupe d'écologistes et d'autochtones
- *Sauvages* (2006), un premier recueil de nouvelles
- *L'humain isolé* (2006), un essai sur l'écriture
- *La constellation du lynx* (2010) considérée comme ton œuvre maîtresse
- *Fabrications* (2014), un essai sur la fiction et l'histoire
- *Autour d'Éva* (2016), une exploration de l'histoire du Québec
- *Les crépuscules de la Yellowstone* (2020), un thème d'américanité
- *Un lac le matin* (2023), 2e d'une trilogie sur David Thoreau
- et un 3e à venir consacré à Grey Owl.

On a beaucoup écrit sur les grands thèmes qui unissent chacun de tes ouvrages. Je pense ici à l'amour de la langue française, au rapport à la nature, à la critique sociale, à l'américanité québécoise.

Et toi, qu'identifies-tu comme « fil rouge » qui unit chacun de tes écrits et ton élan créatif?

Je dirais que le fil rouge de mon œuvre est le territoire, l'Amérique. Je vis un grand continent que mes ancêtres ont exploré. Je m'intéresse à la langue selon les territoires.

Chez les Innus, la langue des nomades est différente de celles et ceux qui vivent dans les réserves. En 2024, je cultive une langue du Québec, j'approfondis la « québécoisité », le territoire.

Je suis un écrivain américain de langue française.

En entrée de jeu, je reprécisais le fait que le Comité éditorial de la revue L'Alinéa de l'AAAE t'avait identifié comme un de nos auteurs pour lequel le thème du prochain numéro ferait sans doute écho, soit: « L'étrange raison derrière son choix de fuir le monde »

À notre invitation, tu as semblé tout de suite rejoint par cette proposition. En quoi « fuir le monde » allume-t-il une petite ou même une grande lumière en toi?

Nous sommes chanceux d'avoir de grands espaces au Québec, avec des échappatoires pour se retrouver, se « déconnecter » (technologie) pour se reconnecter. C'est maintenant une posture révolutionnaire que de se débrancher, de retrouver comme Thoreau les faits essentiels : boire, manger, un toit.

Se débrancher trois jours, c'est une cure ! Ça prendra de jeunes rebelles (comme les hippies des années 60) pour rompre avec le conformisme technologique et « l'hypertechnologisation ». On ne le saura pas, ils seront cachés en nature.

Cela me rappelle un ouvrage de William Boyd dans lequel le personnage jette toutes ses cartes d'identité, se sauve en forêt et devient vierge de toute identité. Il s'agit d'un ancien révolutionnaire et sa conjointe veut le retrouver. On pense qu'il a été tué. Il est simplement en forêt, disparu des regards.

Ton œuvre et ta présence se retrouvent maintenant outre-frontière et cela est tout à ton honneur. Qu'en est-il du rôle de « passeur culturel » qu'on t'attribue, tout à fait à juste titre quant à moi. À ton point de vue, que veut dire exactement cet attribut et comment cela se traduit-il concrètement en ce XXIe siècle au Québec?

Être passeur culturel, c'est signaler les œuvres qui valent la peine. Par mes chroniques, j'aime parler des auteurs que j'apprécie, en parler à mes enfants et en parler à mes lecteurs. La langue, le français américain du Québec.

Garder la langue vivante, pas juste à l'oral, mais cultivée par l'écriture. La transformer, la faire évoluer.

Je ne saurais clore cette agréable entrevue sans te demander de réserver un petit mot sur Les héritiers de Don Quichotte (à paraître chez Boréal très bientôt).

La parution est prévue pour octobre 2024. Ce sera un essai, des chroniques depuis 1999 parues dans Le Devoir. Sur le roman aussi, ma forme littéraire de prédilection et ce, à partir d'une série de quatre textes parus dans la revue Spirale et de textes de critique rédigés pour Le Devoir sur quelques chefs-d'œuvre de mon panthéon personnel. Un traité sur l'art romanesque et certains autres textes sur le roman.

Le roman, quant à moi, est la forme de la plus haute liberté. Je crois au rôle de l'imagination, même en politique. La fiction n'est pas un frein à l'imagination. Un roman raconte aussi la vie réelle.

Nous te remercions sincèrement, cher Louis, du temps que tu nous as réservé aujourd'hui dans le cadre de cette entrevue et de tout le plaisir que tu offriras ainsi à nos lecteurs et lectrices. Bon été et à très bientôt!

Ponts

&

Passerelles

Des merveilles d'ingénierie coûtant des milliards de dollars aux assemblages précaires de fond de rang, ponts et passerelles parsèment notre imaginaire collectif : le pont des Arts à Paris, le Golden Gate Bridge à San Francisco, la Tour de Londres, et pourquoi pas le pont Jacques-Cartier à Montréal, où la plupart des Québécois.es sont déjà restés coincés dans un embouteillage?

Certains ponts fictifs font aussi partie de notre mythologie : le pont de Khazad-Dûm du Seigneur des anneaux, le Bifröst de la mythologie nordique, le pont du château de Bowser de Super Mario Bros, ou encore la passerelle invisible d'Indiana Jones et la dernière croisade et celle, plus modeste, que garde Petit Jean dans Robin des bois. Sans oublier le pont de la Chaudière, à Hull, où Jos Montferrant aurait affronté à mains nues 150 Irlandais.

Défendus ou non, ils permettent de franchir un obstacle, un ruisseau, une route ou un fleuve : dans tous les cas, on préfèrerait ne pas en tomber. Franchir un pont ou une passerelle, c'est risquer la chute. C'est se demander si on se rendra bien de l'autre côté, c'est regarder en bas et craindre le pire, lutter contre l'envie de donner un coup de volant, pour voir. Mais c'est aussi se diriger vers quelque chose, combler un manque, unir ce qui auparavant était isolé.

Les ponts et passerelles ne sont pas seulement des structures qui relient des rives ; ils symbolisent également les étapes de notre vie. Chaque traversée représente un saut vers l'inconnu, la fin d'un chapitre et le début d'un autre. Que ce soit un changement de carrière, un déménagement dans une nouvelle ville ou une nouvelle amitié, ces passages nous offrent l'occasion d'explorer de nouveaux horizons tout en restant ancrés dans notre passé. À chaque passage, nous découvrons de nouvelles perspectives et accumulons des histoires à raconter, une preuve que chaque pont, chaque passerelle peut nous mener vers une aventure inédite.

Ponts et passerelles, lieux de passage inévitables. Qu'ils mènent à la mort ou à un monde enchanté, à un trésor ou à la connaissance de soi-même, ils constituent autant de charnières entre deux rives, deux états d'âme, deux cultures, deux réalités.

Mais quand le pont s'écroule, que reste-t-il alors ?

Veillez envoyer votre texte à info@aaaestrie.ca avant le 31 janvier 2025 en vous assurant de respecter les exigences suivantes :

Joindre votre nom et vos coordonnées;

Formater le fichier à double interligne, en Times New Roman (12 points);

Ne pas dépasser 1000 mots pour les textes en prose ou deux pages pour les textes en vers.

Le comité éditorial se réunira durant le mois de février pour évaluer les textes et contactera les auteur.es sélectionné.es pour les accompagner dans le travail éditorial qui suivra.

L'Alinéa publie de la fiction, de la poésie, de l'essai et du récit.

